

Point d'interrogation

Marion Renauld | janvier 2018

Adoncques décision fut prise d'interdire désormais l'usage de toute question. Il devenait criminel de demander, quel que soit le type de demande, quels que puissent être le contexte ou l'intention, et qu'importent les faits, aussi bizarres qu'ils paraissent. Cela signifiait, non pas tant la fin d'une certaine forme verbale (inversant la place du sujet et du verbe), mais plutôt d'une pratique pourtant fort répandue et qui supposait, en somme, d'adresser son ignorance sur quelque sujet à quelque individu pour la dépasser grâce à lui, l'obligeant à répondre. On jugea la pratique antisociale, nuisible à l'efficacité des agissements dont on visait seulement la présence pure et immédiate, et même dangereuse, ne serait-ce qu'une seule petite interrogation sur une infime broutille de l'existence, pour le bien-être du mental. La décision fut prise à l'unanimité et son utilité aussi bien saluée par les ministres de la santé, de la justice, du travail et de l'éducation, que par le président de la république lui-même, en sa qualité de chef des armées. Nous vivions une époque qui pouvait déjà largement s'en passer et qui ne devait point tarder à en achever la disparition, afin que s'ouvre enfin un monde paisible, plein et léger.

Cela passa d'abord par des gratifications accordées à ceux qui posaient des questions qui n'en étaient pas. Quoiqu'ils aient à régler aussi, de fait, l'amende s'appliquant à la syntaxe, le prix qu'ils recevaient pour les savoirs que cachaient mal leur rhétorique compensait aussi vite. L'état était gagnant : il promouvait ces connaissances tacites en condamnant toute possibilité de les remettre en cause. Ainsi en fut-il des rédacteurs de questionnaires douaniers. Au lieu de demander « Avez-vous des explosifs dans vos bagages ? » ou « Êtes-vous un terroriste ? », il suffisait de dire « Le pays dans lequel vous vous apprêtez à débarquer vous

soupçonne de porter des explosifs et d'être un terroriste ». Point. Vous pouviez toujours avoir envie de nier, mais plus personne ne vous demandait votre avis. De même, à l'échelle plus intime des relations conjugales, par exemple, ce genre de « Sais-tu au moins où se trouve la machine à laver ? », gonflée d'ironie et de reproches stagnants, se voyait remplacée par un bien plus volontaire « Tu es un incapable », auquel se pouvait adjoindre une considération d'espèce ou même un récit national. Dans tous les cas, l'état était encore bien servi, ici aussi : on cherchait le premier degré, l'absence de lien.

Ne plus poser de questions. Ne plus se demander. Comme ne plus détruire ni s'autodétruire mais être complet, n'avoir besoin de personne, pas même de soi, juste des faits tout extérieurs. Limpides. Nets, évidents, sans *bluff*. Ne plus avoir à questionner parce que nous savons, nous savons que nous savons et sommes sûrs sans faille, franchement, sans ombre. Ne plus rien demander, comme tout est là. Ou ne plus savoir comment demander, quelles questions poser, pourquoi chercher, où trouver. Questionner les questions elles-mêmes jusqu'à tomber sur leur épuisement : pourquoi ? pourquoi pourquoi ? quoi pourquoi pourquoi ? et quoi moi ? quoi pourquoi pourquoi moi ? *et cætera*. Interdire le doute, l'absence de réponses, interdire le mystère, interdire l'ignorance, interdire l'apprentissage. Résonnent souvent cette remarque si magique « Tu te poses trop de questions », et sa variante radicale « Ne pose pas de questions ». Ainsi serait le monde léger, plein et paisible.

La décision fut prise en réaction à deux phénomènes qui gangrenaient la vie publique depuis trop longtemps déjà : l'accroissement des délais entre une idée et sa réalisation, et l'accroissement de la distance entre soi et le monde. Le premier impliquait l'éclosion intempestive de modérateurs, de médiateurs, de concertations publiques et toutes sortes de recours possibles dès lors qu'une décision semblait irrecevable en l'état, le second, celle de psychanalystes, de chercheurs et d'artistes, ainsi que toutes les attitudes de curiosités fébriles,

fussent-elles narcissiques ou scientifiques. La cessation de la question eut pour effet de nous plonger dans l'action sans recul, de nous engouffrer dans la vie, pour ainsi dire, comme une suite d'expériences de toute éternité.

L'affaire aurait probablement réussi, ou du moins semblé presque superflue, si tout ce que nous faisons et avons jamais fait avait été parfait. Rien à redire. Rien à comprendre, absolument clair et comme s'imposant par nature. D'une logique implacable, d'une justesse d'ange. A quoi bon se demander quel est le nom de la capitale du Congo ? La capitale du Congo est la capitale du Congo et son nom est son nom, et tout le monde le sait. L'affaire aurait été superflue si nous avions été omniscients, omnipotents, omnibons et omniprésents. De sorte que la décision d'interdire de poser ou de se poser des questions fut prise en raison d'une volonté de nous aider à être ainsi que Dieu. Ou comme des bêtes. Comme toute chose de cette nature muette, docile et ordonnée, qui n'a pas les moyens de se pencher sur quoi que ce soit, qui est. Un monde ni plein, ni vide, ni léger, ni lourd, ni paisible ni tourmenté, un simple parce que sans rien de plus, un comme ça universellement su, une télépathie de génie, un *big data* toujours *updated*, aucune problème de mémoire, de discernement ni de tromperie. Probablement que jamais nous n'aurions pensé même nécessaire d'interdire les questions si nous n'avions pas partagé la condition de leur émergence, à savoir la différence que nous sentions entre des choses et d'autres, et l'envie de créer des ponts. Or il n'était plus l'heure des ponts : des points isolés, étanches et mécaniques, cela était recommandé pour qu'un monde fût rempli, prévisible et sans enjeux.

Adoncques il s'en fut fini de moi lors que me demandant « De quel monde ai-je envie ? », un jour de grand soleil ou peut-être de pluie, je pris la décision de m'enfermer moi-même après lobotomie. Que n'ai-je tant vécu que pour ce point ami ?